

Marges et *Pleine Marge*

> **Jacqueline Chénieux-Gendron** Directrice de recherche, CNRS

Il y a ce long poème d'André Breton intitulé *Pleine Marge*¹, qui avait depuis longtemps éveillé, que dis-je, émerveillé mon goût. Beaucoup d'épices en font quelque chose comme un brouet, dont on n'a pas besoin de connaître les ingrédients. Car ce qui rebrousse les uns me plaît immédiatement : je l'avoue, j'aime *ne pas* comprendre, et me tenir sur le seuil du sens et des idées : il suffit de goûter l'attaque « Je ne suis pas pour les adeptes² », qui dessine bien une manière d'être. On peut s'avancer, on avance, on identifie quelques composants. Ce qu'on ne comprend pas, on l'invente.

C'est à cause de ce poème que nous avons donné son nom à une revue que les circonstances heureuses de l'époque m'ont permis soudain d'envisager. Il y a trente ans, les DRAC (Directions Régionales des Affaires Culturelles) s'ouvraient en province, grâce à Jack Lang, et je me trouvais associée à l'une d'entre elles, à Poitiers. L'éditeur Georges Monti (Éditions Le temps qu'il fait, à Cognac) cherchait des manuscrits de qualité : j'en avais à foison à lui proposer, puisque, très attachée à la belle revue *Le Nouveau Commerce*, qui m'avait publiée, je ne parvenais pas à obtenir la publication de tous les inédits étonnants que l'époque permettait de trouver dans les parages de mon domaine de recherche. J'y avais fait publier Leonora Carrington ou Greta Knutson - des amies - ou, à la demande d'André Dalmas, de petits contes que j'écrivais. Mais on

était saisi de griserie devant d'autres possibilités. C'est donc avec Georges Monti, avec José Pierre, le critique d'art surréaliste, et Martine Colin-Picon puis Jean-Michel Goutier, un autre surréaliste, que j'ai construit la page de couverture, élaboré la maquette et défini les choix : le surréalisme dans son obscurité, les chemins de traverse de la critique (laquelle à l'époque repoussait dans sa majorité l'« idéalisme » supposé



de ce mouvement), c'était la liberté d'aimer ceci mais aussi de refuser cela (une certaine pesanteur régnait sur les premières études universitaires de ce mouvement lui-même).

Le porte-à-faux, quoique restant discret, avait notre plaisir.

Ainsi les premiers sommaires nous ont-ils remplis de joies en cascade. Les plus sévères d'entre nous nous ont quittés devant notre malice : nous nous attribuions le droit à l'irrévérence. Passe encore pour les Bretoniens le fait que l'on se moque méchamment de l'Aragon des années communistes : le premier numéro comportait un « faux » Aragon, très enlevé et joliment talentueux, écrit par José Pierre. Or, même en ce cas, l'un(e) de nous, qui heureusement nous quitta vite, avait exigé qu'il le signe, pour « éviter un procès ». José Pierre était de très mauvaise humeur, comme on le voit à sa dernière note : « Pour des raisons qui me paraissent assez futiles, on me presse de déclarer que je suis l'auteur du texte que l'on vient de lire. Or il est évident que j'en suis l'auteur puisque c'est moi qui l'ai écrit. Et signé³ ».

Quelle joie singulière pour moi, je dois le dire, que celle d'écrire à chaque fois (ou presque, tant je m'identifiais à cette publication) une présentation du circuit d'attraits, ou de distance prise, qui nous avaient amenés à construire le sommaire. Un « éditorial » ? Non : *En marge* en était le titre récurrent. C'était une *ouverture*. Le sommaire était construit en boucle, afin de souligner les effets d'échos ; et c'était aussi parce que chaque livraison, étant séparée de la précédente par six longs mois, devait ainsi se suffire à elle-même. Ainsi le tout premier numéro (mai 1985) commençait par la reprise d'un texte alors introuvable, repéré par Dominique Rabourdin, écrit

par André Breton en 1947, qui exaltait avec jubilation les masques à transformation des Indiens de la côte Nord-Ouest du Canada. Et se concluait par la reprise d'un texte de Michel Leiris dans *Documents* (la revue n'était pas encore accessible en *reprint*) « *Le caput mortuum* ou la femme de l'alchimiste⁴ ». Michel Leiris avait accepté avec plaisir cette reprise, lui qui s'était immédiatement abonné, avec sa délicatesse pleine de charme (il me traitait en « collègue », ayant été chercheur au CNRS, comme je l'étais...).

La marge que désignait donc le titre de notre revue prétendait (je cite) plonger dans cette « vacance essentielle : celle de notre rêverie, plénitude d'une page où respirer, plage du désir d'errer, d'aimer ». Ainsi nous situions-nous par rapport à un surréalisme qui comportait encore ses adeptes actifs comme des « lecteurs fervents, mais *obliques*⁵ ». J'ai ajouté pour le préciser encore : la revue *Pleine Marge* publie « des textes qui s'inscrivent dans la postérité du surréalisme et de ses marges, et elle ne s'interdit pas cette écoute – qui n'est pas un héritage ». Mais aussi « elle propose des textes d'aujourd'hui, et les expose à les faire dialoguer entre eux⁶. »

Mais pourquoi le *pleine* de « Pleine Marge » ? Non pas pour saturer les possibilités, mais pour évoquer une *qualité*.

D'abord, celle de recevoir des autres *la* d'une exigence.

Mais aussi, celle de se porter vers les « autres » : or les textes et images liées au surréalisme, qui étaient (et demeurent) mon champ d'études, avaient été radicalement *autres*, en effet. Je veux dire : incompréhensibles.

Sartre enfant interroge son grand père lui lisant un livre : « qui dit cela⁷ ? ». Saine perplexité, profonde surtout. Mais lire Julien Gracq (*Au château d'Argol*) à l'âge adolescent, comme je l'avais fait, m'avait en effet ouverte à des interrogations démultipliées, bien plus disparates et angoissantes. Pourquoi ce roman tendu violemment vers une fin incompréhensible ? Pourquoi le sang de Heide ? Pourquoi le poignard de la dernière page ? Ce n'était surtout pas : pourquoi la violence, car l'enfance et l'adolescence savent mieux que quiconque que la violence est là, dans le monde et chez soi-même, et qu'il faut seulement composer avec elle, en attendant d'en « comprendre » (?) les tenants et aboutissants.

Ce qui m'avait frappée, c'était que chez Gracq la violence n'était nulle part purgée, ni oubliée, ni apaisée. Elle était là et elle resterait, aveuglante, aveugle surtout. Le poignard de la fin ne résolvait rien. Lui aussi était séducteur. Le monde restait blanc-et-noir, plutôt noir que blanc, d'ailleurs. Il se figeait dans la violence. Or dans le poème de Breton, j'ai lu ces lignes :

**O grand mouvement sensible par
quoi les autres parviennent à être les
miens [...]
Ceux dont le regard fait un accroc
rouge dans les buissons de mûres
M'entraînent m'entraînent où je ne sais
pas aller⁸.**

Accroc rouge, comme le sang de Heide, mais accroc qui entraîne vers ces autres « qui parviennent à être les miens ». J'ai aimé là quelque chose de tout autre : la violence, oui, mais celle, j'ose le dire, du compromis électif, le besoin de *se faire violence* pour admettre « l'autre ».

Breton dessine là quelque chose de fascinant, qui n'est pas mis du tout en évidence dans les lectures courantes du surréalisme. Notre revue se présentait donc comme un « Breton après Breton, Breton au plus près de Breton ». Libre enfin.

Ainsi la marge prenait-elle un sens bien singulier : cette « pleine marge » c'est finalement la marge qui me sépare de l'Autre, marge à mesurer, à regarder, à deviner, à évaluer, à expérimenter avec précaution, à explorer avec toute l'inquiétude qu'on a bien raison de ressentir. Et soudain : oui, voici un autre avec lequel composer, mais sans se fondre avec lui, ce n'est nullement un autre-soi, voici quelqu'un qui vous parle un peu, quoique en chuchotant (et que diable dit-il ?). Et puis voici qu'il vous fait des signes d'intelligence. ■

Notes

1. L'édition pré-originale est parue dans les *Cahiers du Sud* en 1940. Une édition originale non illustrée est parue en 1940 chez La Main à plume.
2. Il s'agit du premier vers du poème « *Pleine marge* », accessible notamment dans le petit volume titré *Signe ascendant*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1994.
3. *Pleine marge* [REVUE] : cahiers de littérature, d'arts plastiques & de critique / [publiée] par les soins de Jacqueline Chénieux-Gendron ; conseiller artistique José Pierre, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1985-1988, puis éditions Peeters-France, Paris, et Association des Amis de Pleine Marge, 1988-2009.
4. *Pleine Marge*, n° 1, mai 1985, p. 116.
5. Présentation d'un fascicule reprenant la table des sommaires n° 1 à 25, puis 1 à 47, avec index des auteurs, traducteurs et artistes, ainsi qu'un index thématique des artistes et écrivains cités. ISSN 0295-1630.
6. *Ibid.*
7. Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Paris, Gallimard.
8. « *Pleine Marge* », dans Breton André, *Signe ascendant*, Paris, Gallimard, « Poésie », p. 33.